

la réplique. Ce grand jeu de liberté dure jusqu'à ce que le perfide chasseur l'attire dans un piège, et lui passe au cou la corde qui change ses destinées. Dès ce moment, l'onagre perd sa fierté insolente ; esclave de ses maîtres, il baisse la tête sans murmurer ; il mange le foin qu'on lui sert à l'étable ; il courbe son dos sous la charge qu'on lui impose, ou sous le bâton dont les volées zèbrent ses côtes. La nuit, devenu un peu libre, il entonne la chanson de la savane en *si fa* : c'est la seule consolation qui lui reste. Quand vient le jour, il considère qu'il est à la même place, et il se résigne avec stupidité.

C'est l'histoire du sauvage. Celui-ci défend d'abord son droit avec un courage qui va jusqu'à la cruauté ; sans doctrine, sans autre charte que les coutumes de sa tribu, par pur instinct, il fait payer cher à l'envahisseur sa témérité coupable ; après l'avoir tué, il le mange de peur qu'il ne ressuscite, et pour mieux se mettre à l'abri de ses convoitises despotiques. Les crânes de l'ennemi cloués sur la porte de sa case avertissent ceux qui auraient envie de l'imiter du sort qui les attend. L'anthropophagie a son Iliade. Quand le sauvage est subjugué par un plus puissant que lui, il perd aussitôt le sentiment du droit, qui pour lui se confond avec la force. La force est tangible ; ce n'est pas une idée, ce n'est pas un sentiment : c'est une sensation. Elle agit d'abord sur le muscle, pour de là réagir jusque sur l'âme. Le sauvage a surtout du muscle ; son âme atrophiée n'a que des rudiments de facultés, encore susceptibles de se redresser et de se développer sous l'influence de la culture intellectuelle et religieuse. Dans l'état d'infériorité où il est tombé, il n'est accessible qu'à la peur ; la peur le met à genoux, tremblant devant le premier Nemrod venu, qui a fait une bonne chasse. Désormais, il appartient à qui le nourrit ; il le suit partout avec docilité et sans souffrance ; il se croit d'une race maudite, prédestiné à toutes les humiliations, à tous les travaux durs, presque heureux de servir aux plaisirs et aux caprices, souvent honteux, du maître qui l'a pris ou qui l'a acheté. L'abdication est complète ; elle se peint sur son front déprimé, dans son regard quelquefois sombre de colère, le plus souvent terne et dirigé en bas, comme s'il craignait en fixant le ciel d'y découvrir son origine, et d'offenser son maître en paraissant se souvenir de son droit. Le continent noir renferme des peuplades entières soumises à ce régime contre nature, qui est un crime de lèse-humanité et de lèse-divinité. Dans l'intérieur des tribus les sacrifices humains sont encore pratiqués : avant la conquête